

Lettre ouverte aux ados que je ne connais pas

Quelque-part en France, avril 2020

A vous qui me lirez peut-être, ici ou là,

vous qui avez quinze ans, seize, dix-sept peut-être. J'en aurai quarante bientôt. Je pense à vous aujourd'hui, confiné.e.s chez vos parents ou dans un foyer d'accueil, au sein d'une cité ou au cœur d'un jardin printanier. Vous qui déjà en temps ordinaire balancez entre hier et demain, entre enfance et âge adulte, comment vivez-vous ce temps d'entre-deux mondes ?

Dents de scie, montagnes russes, silence, fous-rires et sanglots : de mes quinze ans je me souviens. Les doutes. Le désir. L'impatience. J'avais quinze ans, et autour de moi les adultes parlaient trop fort. Dans leur voix, les mots sida, MST, chômage, SDF. Et cette obsédante question : « tu n'as pas trop peur pour ton avenir ? ». Peur ? Bien sûr que j'avais peur. Comme tous les êtres vivants qui n'ont pas oublié qu'ils avaient un cœur, j'avais peur, oui. Peur de rester seule, de ne pas être aimée. Peur du vide en moi. Peur des regards moqueurs quand je traversais la cour du lycée, vêtue d'une veste démodée. Peur que mon père, malade, meure sans que j'aie pu l'embrasser une dernière fois. L'avenir ? Je n'y pensais pas. C'était un luxe que je ne pouvais pas m'offrir, trop occupée que j'étais à essayer de vivre au présent.

Aujourd'hui, je pense à vous, à vos quinze ans confinés. Comment vivez-vous ? Vous enfermez-vous pour échapper aux coups ? Claquez-vous la porte face à trop d'amour ? A quoi rêvez-vous ? Qu'est-ce qui vous manque ou vous reconforte ? Tou.te.s différent.e.s, et pourtant réuni.e.s par vos 15 ans bercés par les mêmes mots : terrorisme, réchauffement climatique, crise. Et maintenant pandémie et confinement. C'est beaucoup pour vos jeunes épaules. D'autant que les mots chômage, SDF et sida n'ont pas disparu pour autant. Ils sont toujours là, présent empoisonné. Alors oui, je pense à vous. Saurez-vous résister à tous ces adultes bienveillant.e.s, bien pensant.e.s, qui ne savent comment vous protéger autrement qu'en vous contaminant de leur peur ? La peur est légitime, mais quel triste cadeau.

A 15 ans, moi aussi j'ai eu peur. A force d'entendre les adultes s'affoler, j'ai fini par en faire autant. J'aurais pu alors perdre confiance totalement, oublier ma foi en la solidarité, ma faim d'humanité, mon droit à la singularité. Heureusement j'ai rencontré d'autres adultes à la liberté joyeuse. Des adultes engagé.e.s, militant.e.s du quotidien, qui m'ont ouvert d'autres chemins. Ces bâtisseur.euse.s, ces créatif.ive.s qui se retroussaient les manches sans attendre que les Grands de ce monde se décident à bouger, c'est à elles et eux que je dois mon humble faculté à regarder un peu plus loin que ma peur.

Aujourd'hui, quand les soit-disant Grands de ce monde parlent aux soit-disant petites gens, c'est pour distiller un langage de peur et de menace. Quand un président emploie les mots de guerre et de résilience, sait-il encore de quoi il parle ? Sait-il le poids des mots, et celui des vrais combats armés ? Comment oublier les luttes sociales dénigrées, la violence domestique niée, les sans-logis cachés, l'écologie bafouée, les services publics asphyxiés, le droit à la culture et à l'éducation bâillonné ? Tout cela est là, mis en sourdine, minimisé par la voix hypocrite qui appelle à l'union nationale.

Vos quinze ans sont fragiles, faibles, insignifiant.s aux yeux des puissants, des décideurs. Mais fragiles, vous ne l'êtes pas. [Vous êtes grandes, beaux, fortes, inventifs.](#) Vous avez pour vous la lucidité de votre jeunesse, la hargne, l'imaginaire. Votre rapidité de raisonnement, d'action, votre capacité d'adaptation, sont et seront essentielles au monde. On vous disait enfermé.e.s dans vos smartphones, vos applis et autres réalités virtuelles. Individualistes, apathiques, et même alcooliques, suicidaires, anorexiques, défaitistes. Et pourtant vous chantez. Et pourtant, vous rêvez. Vous écrivez des poèmes, vous inventez des matches de foot sur des parkings, vous signez des pétitions pour l'aide aux réfugié.e.s, vous cherchez des

[solutions à la faim dans le monde](#), vous militez [contre les armes à feu](#), défendez le [droit à l'éducation](#), imaginez [des machines incroyables](#) pour [recycler les déchets d'un système dépassé](#). Vous marchez pancartes en main, derrière une [jeune Suédoise déterminée](#). Vous qu'on n'écoutait pas, vous à qui on interdisait l'espoir, vous vous êtes levé.e.s. C'est l'une d'entre vous qui vous a rendu votre force d'action. L'action, c'est la seule façon de dépasser la peur. Vous n'avez pas attendu les adultes pour cela, et vous avez eu raison.

Aujourd'hui prépare déjà demain. Le confinement, au-delà de la nécessité de protéger des vies et d'épargner des hôpitaux déjà en surchauffe depuis trop longtemps, le confinement ne peut se résumer au partage de photos pastiches et de vidéos d'apéro. Ne serait-ce pas aussi le temps parfait pour réfléchir ensemble, se former, créer, lire, se questionner, inventer, démonter, remonter, défaire, refaire, se contredire, essayer, recommencer, se motiver ? La continuité pédagogique la plus urgente, c'est celle qui vous permettra de continuer à réfléchir par vous-mêmes. Il n'est jamais trop tard, et vous êtes sans doute mieux outillé.e.s que quiconque pour agir ensemble, même de loin, vous qui maîtrisez si bien les nouvelles technologies.

Vos quinze ans, je ne les envie pas. Ils sont difficiles. Mais ils sont beaux, riches de promesses. Vos quinze ans, je les admire. Moi qui ai si peu milité, manifesté, je ne vois pas comment désormais je pourrais rester au dehors du nécessaire mouvement de rêv-olution. Moi qui exerce un métier artistique trop peu rémunéré, je ne sais comment je pourrai continuer. Alors je pense à vous, pour garder l'espoir en demain. Et j'accueille dans le silence de mon cœur mes voix. Celle qui me dit ma force et ma capacité d'espérance. Et celle de mon impuissance, de ma colère. Celle de ma peur. Car oui, j'ai peur. Comme tous les êtres vivants qui n'ont pas oublié d'avoir un cœur. J'ai peur d'être seule, de ne plus être aimée. Peur du vide en moi. Peur des regards moqueurs quand je traverse la vie, vêtue d'une révolte démodée. Peur de voir mourir les gens que j'aime sans avoir pu les embrasser une dernière fois. La peur est légitime. L'instrumentalisation de la peur, elle, ne l'est pas.

Aujourd'hui la peur nous divise, parce qu'elle nous engage à nous méfier du monde des humains. Mais la peur peut aussi nous rassembler, quand elle nous invite à chercher le réconfort auprès de nos frères et sœurs en humanité. J'ai besoin de vous, vous avez besoin de moi. La peur, c'est celle de l'homme ou de la femme qui meurt seul.e. J'espère que du fond de vos confinements, vous saurez ne pas rester seul.e.s, relier vos quinze ans, vous rejoindre virtuellement, vous parler, militer, et bâtir ensemble. Restez entre vous seulement le temps de vous rassurer, d'avoir moins peur. Mais ouvrez les fenêtres, gardez une oreille à l'écoute des oiseaux, et un œil sur nous. Nous qui vous tendons les mains, depuis nos 40 ans, ou nos 10 ans, nos 60 ans, nos 90 ans. Si vous voulez bien, tendez-nous les vôtres. En mêlant nos sagesses, nos expériences, nos folies, nos naïvetés, les unes s'accordant aux autres, les autres compensant les unes, nous nous ferons grandir mutuellement.

Et si comme moi vous vous sentez parfois au bord du vide, rappelez-vous qu'entre Vide et Vie, il n'y a qu'un pas. Une seule lettre d'écart : D comme Destin. Un petit dé de rien du tout, à lancer et re-lancer sans cesse, pour inventer constamment de nouveaux chemins, des ponts au-dessus de nos peurs. Pour ne pas avoir à rougir, lorsque la crise sera passée, de notre humanité.

Isabelle Bouchex
citoyenne en colère, conteuse en espérance, militante des petits pas